FEUILLETON.

ANGE PITOU.

Suite des Memoires d'un Medecin,

PAR ALEXANDRE DUMAS.

(IV — *Suite.*)

La vieille fille prononça sa dernière parole avec une autorité et une conviction de sa puissance qui fit frémir Pitou.

—Ma bonne tante, lui dit-il en joignant les mains, vous vous trompez, je vous jure, si vous croyez que Mlle Billot est pour quelque chose dans mon malheur.

—L'impudente est la mère de tous les vices, interrompit silencieusement Mlle Angélique.

—Ma tante, je vous répète que M. l'abbé ne m'a pas renvoyé parce que je suis amour; il m'a renvoyé parce que je fais trop de barbarismes, parce que je suis comme qui m'échappe dans le temps en temps, et m'ôtent, a ce qu'il dit, toute chance pour obtenir la bourse du séminaire.

—Toute chance, dis-tu? Alors tu n'auras pas cette bourse; alors tu ne seras pas abbé, alors je ne serai pas la gouvernante?

—Mon dieu, non, ma tante.

—Et que deviendras-tu, alors? demanda la vieille fille tout effarouchée.

—Je ne sais pas. Pitou leva lamentablement les yeux au ciel. Ce qu'il en aura à la Providence! ajouta-t-il.

A la Providence! Ah! je vois ce que c'est, s'écria Mlle Angélique; on dit aux monde la tête, on lui aura parlé d'idées nouvelles, on lui aura inculqué des principes de philosophie.

—Ça ne peut pas être cela, ma tante, puisqu'on ne peut entrer en philosophie qu'après avoir fait sa rhétorique, et que je n'ai jamais pu dépasser ma troisième.

—Plaisante, plaisante. Ce n'est pas de cette philosophie là que je parle, moi. Je parle de la philosophie des philosophes malheureux. Je parle de la philosophie de M. Arouet; je parle de la philosophie de M. Jean-Jacques, de la philosophie de M. Diderot, qui a fait la *Religieuse*.

Mlle Angélique se signa.

—La *Religieuse*, demanda Pitou, qu'est-ce que c'est que cela, ma tante?

—Tu l'as lue, malheureux.

—Ma tante, je vous jure que non!

—Voilà pourquoi tu ne veux pas de l'Eglise.

—Ma tante, vous vous trompez; c'est l'Eglise qui ne veut pas de moi.

—Mais c'est décidément un serpent que cet enfant-là. Je crois qu'il réplique.

—Non, ma tante, je réponds, voilà tout.

—Oh! il est perdu, s'écria Mlle Angélique avec tous les signes du plus profond abattement et en se laissant aller sur son fauteuil favori.

En effet, il est perdu! ne signifiait pas autre chose que: —Je suis perdue!

Le danger était imminent. La tante Angélique prit une résolution suprême: elle se leva, comme si un ressort avait mis ses jambes, et courut chez l'abbé Fortier pour lui demander des explications, et surtout pour tenter vis-à-vis de lui un dernier effort.

Pitou suivit des yeux sa tante jusque sur le seuil de sa porte; puis, lorsqu'elle eut disparu, il s'approcha à son tour jusque sur ce seuil, et le vit s'acheminer avec une vitesse dont il n'avait aucune idée, vers la rue de Soissons. Dès lors, il n'eut plus de doute sur les intentions de Mlle Angélique, et fut convaincu qu'elle se rendait chez son professeur.

C'était tout au moins un quart d'heure de tranquillité. Pitou songea à utiliser ... ce quart d'heure, que la Providence lui accordait. Il ramena les restes du dîner de sa tante pour nourrir ses lézards, attrapa deux ou trois mouches pour ses gourmandises, puis, ouvrant successivement la huche et l'armoire, il s'occupa de se nourrir lui-même, car avec la solitude l'appétit lui était revenu.

Toutes ses dispositions prises, il revint guetter sur la porte, afin de n'être point surpris par le retour de sa seconde mère.

Mlle Angélique s'institulait la seconde mère de Pitou.

Tandis qu'il guettait, une belle jeune fille passa au bout du Pieux, suivant la ruelle qui conduit à l'extrémité de la rue de Soissons à celle de la rue de l'Orme. Elle était montée sur la croupe d'un cheval chargé de deux paniers; l'un rempli de poulets, l'autre de pigeons; c'était Catherine. En apercevant Pitou sur le seuil de sa tante, elle s'arrêta.

Pitou rougit selon son habitude, puis demeura la bouche bémie, regardant, c'est à dire admirant, car Mlle Billot était pour lui la dernière expression de la beauté humaine.

La jeune fille lança un coup d'œil dans la rue, salua Pitou d'un petit signe de tête et continua son chemin.

Pitou répondit en tressaillant d'aise.

Cette petite scène dura tout juste assez de temps pour que le grand écolier, tout entier à sa contemplation, et continuant de regarder la place où avait été Mlle Catherine, n'aperçut point sa tante qui revenait de chez l'abbé Fortier et qui tout à coup lui saisit la main en pâmoison de colère.

Ange, réveillé en sursaut au milieu de son beau rêve par cette commotion électrique que lui avait toujours le toucher de Mlle Angélique, se retourna, reporta les yeux du visage courroucé de sa tante Angélique à sa propre main, et se vit avec terreur nanti d'une énorme ginette de tartine sur laquelle apparaissaient trop généreusement appliquées deux couches de beurre frais et de fromage blanc superposées.

Mlle Angélique poussa un cri de fureur, et Pitou un gémissement d'effroi. Angélique leva sa main crochue, Pitou baissa la tête; Angélique s'empara d'un manche à balai trop voisin; Pitou laissa tomber sa tartine et prit en course sans autre explication.

Ces deux cours venaient de s'entendre, et avaient compris qu'il ne pouvait plus rien exister entr'eux.

Mlle Angélique rentra et ferma la porte à double tour. Pitou, que le bruit grinçant de la serrure effrayait comme une suite de la trompette, redoubla de vivacité.

Il resulta de cette scène un effet que Mlle Angélique était bien loin de prevoir, et auquel, bien certainement, Pitou ne s'attendait pas davantage.

V.

UN FERMIER PHILOSOPHE.

Pitou courait comme si tous les diables d'enfer eussent été à ses trousses, et en un instant il fut hors de la ville.

En tournant le coin du cimetière, il faillit donner du nez dans le derrière d'un cheval.

Eh! bon Dieu, dit une douce voix bien connue de Pitou, où courez-vous donc ainsi, monsieur Ange? Vous avez manqué faire prendre le mors-aux-dents à Cadet, de la peur que vous nous avez faite.

—Ah! mademoiselle Catherine, s'écria Pitou, répondant à sa propre pensée et non à l'interrogation de la jeune fille. Ah! mademoiselle Catherine, quel malheur, mon Dieu, quel malheur!

—Jésus, vous m'effrayez, dit la jeune fille en arrêtant son cheval au milieu du chemin. Qu'y a-t-il donc, monsieur Ange?

—Il y a, répondit Pitou, comme s'il allait révéler un mystère d'iniquité, il y a que je ne serai pas abbé, mademoiselle Catherine.

Mais, au lieu de gesticuler dans la salle qu'attendait Pitou, Mlle Billot parut d'un grand éclat de rire.

—Vous ne serez pas abbé! dit-elle.

—Non, répondit Pitou consterné; il paraît que c'est impossible.

—Eh bien! alors, vous serez soldat, dit Catherine.

—Soldat!

—Sans doute. Il ne faut pas se désespérer pour si peu de chose, mon Dieu! J'avais d'abord cru que vous veniez m'annoncer la mort subite de mademoiselle votre tante.

—Ah! dit Pitou avec sentiment, c'est exactement la même chose pour moi que si elle était morte, puisqu'elle me chasse.

—Pardon, dit la Billot en riant; il vous manque cette satisfaction de la pouvoir pleurer.

Et Catherine se mit à rire de plus belle, ce qui scandalisa de nouveau Pitou.

—Mais n'avez-vous donc pas entendu qu'elle me chasse! reprit l'écolier désespéré.

—Eh bien! tant mieux! dit-elle.

—Vous êtes bien heureuse de rire comme cela, mademoiselle Billot, et je prouve que vous avez un bien agréable caractère, puisque les chagrins des autres ne vous font pas une plus grande impression.

—Et qui vous dit donc que, s'il vous arrivait un chagrin véritable, je ne vous plaindrais pas, monsieur Ange?

—Vous me plaindriez s'il m'arrivait un chagrin véritable? Mais vous ne savez donc pas que je n'ai plus de ressources!

—Tant mieux encore! fit Catherine.

Pitou n'y était plus le moins du monde.

—Et manger! dit-il; il faut manger pourtant, mademoiselle! surtout moi, qui ai toujours faim.

—Vous ne voulez donc pas travailler, monsieur Pitou?

—Travailler! et à quoi! M. Fortier et ma tante Angélique m'ont répété plus de cent fois que je n'étais bon à rien. Ah! si l'on m'avait mis en apprentissage chez un menuisier ou chez un charron, au lieu de vouloir faire de moi un abbé! Décidément, tenez, mademoiselle Catherine, il faut que je sois un geste de désespoir; décidément il y a une malédiction sur moi.

—Hélas! dit la jeune fille avec compassion, car elle savait comme tout le monde l'histoire lamentable de Pitou,—il y a du vrai dans ce que vous dites là, mon cher monsieur ange; mais.... pourquoi ne faites-vous pas une chose?

—Laquelle, dit Pitou en se cramponnant à la proposition à venir de Mlle Billot, comme un noyé se cramponne à une branche de saule. Laquelle, dites?

—Vous avez un protecteur, ce me semble.

—M. le docteur Gilbert.

—Vous étiez le camarade de classe de son fils, puisqu'il a été élevé comme vous chez l'abbé Fortier.

—Je le crois bien, et même je l'ai empêché plus d'une fois d'être roussé.

—Eh bien! pourquoi ne vous adressez-vous pas à son père? il ne vous abandonnera point.

—Dans! je le crois certainement si je savais ce qu'il est devenu; mais peut-être votre père le sait-il, mademoiselle Billot, puisque le docteur Gilbert est son propriétaire.

—Je sais qu'il lui faisait passer une partie des fermages en Amérique et qu'il plaçait l'autre chez un notaire de Paris.

—Ah! dit en soupirant Pitou, en Amérique; c'est bien loin.

—Vous irez en Amérique! vous! dit la jeune fille, presque effrayée de la resolution de Pitou.

—Mon, mademoiselle Catherine? Jamais! jamais! jamais! Non. Si je savais où et quoi manger, je me trouverais très bien en France.

—Vous le ou, répéta Mlle Billot.

Pitou baissa les yeux. La jeune fille garda le silence. Ce silence dura longtemps. Pitou était plongé dans des rêveries qui eurent bientôt chassé l'abbé Fortier, homme logique.

Cette rêverie, partie d'un point obscur, s'étiens éclairées: puis étaient devenues confuses, quoique brillantes, comme des éclairs, dont l'origine est inexplicable, dont la source est partout.

Cependant Cadet s'était remis en marche au pas, et Pitou marchait près de Cadet, une main appuyée sur un des paniers. Quant à Mlle Catherine, rêveuse de son côté comme Pitou l'était de sien, elle laissait flotter les rênes sans craindre que son coursier s'emportât. D'ailleurs, il n'y avait pas de monsieur sur le chemin, et Cadet était d'une race que n'avait aucun rapport avec les chevaux d'Hippolyte.

Pitou s'arrêta machinalement quand le cheval s'arrêta. On était arrivé à la ferme.

—Tiens, c'est toi, Pitou! s'écria un homme d'une encolure puissante, campé assez fièrement devant une marre, où il faisait boire son cheval.

—Eh! mon Dieu! oui, monsieur Billot, c'est moi-même.

—Ensuite un malheur arrivé à ce pauvre Pitou, dit la jeune fille en sautant à bas de son cheval, sans s'inquiéter si son jupon, en se relevant, montrait la couleur de ses jarretières; et tante le chasse.

—Et qu'a-t-il donc fait encore à la vieille bigote? dit le fermier.

—Il est vrai que je ne suis pas assez fort en grec, dit Pitou.

—Il se vantait, le fat; c'était en latin qu'il aurait dû dire.

—Pas assez fort en grec, dit l'homme aux larges épaules, et pourquoi veux-tu être fort en grec?

—Pour expliquer Théocrite et lire l'*Iliade*.

—Et à quoi cela te servirait-il d'expliquer Théocrite et de lire l'*Iliade*?

—Cela me servirait à être abbé.

—Bah! dit M. Billot, est-ce que je sais le grec? est-ce que je sais le latin? est-ce que je sais le français? est-ce que je sais écrire? est-ce que je sais lire? Ça m'empêche-t-il de semer, de récolter et d'engranger?

—Oui, mais vous, monsieur Billot, vous n'êtes pas abbé, vous êtes cultivateur, *agricola*, comme dit Virgile. *O fortunatos nimium....*

—Eh bien! crois-tu donc qu'un cultivateur ne soit pas l'égal d'un calotin, du donc, mauvais enfant de cœur, surtout quand ce cultivateur a soixante arpens de terre au soleil et un millier de louis à l'ombre.

—On m'a toujours dit que d'être abbé d'était ce qu'il y avait de mieux au monde; il est vrai, ajouta Pitou en poussant de son sourire le plus agréable, que je n'ai pas toujours écouté ce qu'on me disait.

—Et tu as eu raison,—garçon. Tu vois que je fais des vers comme un autre, quand je m'en mêle, moi. Il me semble qu'il y a en toi de l'étoffe pour faire mieux qu'un abbé, et que c'est un bonheur que tu ne prennes pas cet état-là, surtout dans ce moment où, en ma qualité de fermier, je me connais au temps, et le temps est mauvais pour les abbés.

—Bah! fi Pitou.

—Oui, il y aura de l'orage, dit le fermier. Ainsi donc, crois moi. Tu se bonnête, tu es savant....

Pitou salua, fort honoré d'avoir été appelé savant pour la première fois de sa vie.

—Tu peut donc gagner ta vie sans cela, continua le fermier.

Mademoiselle Billot, tout en mettant à bas les poulets et les pigeons, écoutait avec intérêt le dialogue établi entre Pitou et son père.

—Que sais tu faire?

—Dam! je sais tendre des glusus et poser des collets. J'imite assez bien le chant des oiseaux, n'est-ce pas mademoiselle Catherine.

—Oh! pour cela c'est vrai, il chante comme un pinson.

—Oui, mais tout mais n'est point un état, reprit le père Billot.

—C'est bien ce que je dis, parbieu.

—Comment, j'ai juré, dit Pitou; je vous demande bien pardon, monsieur Billot.

—Oh! il n'y a pas de quoi, dit le fermier; ça m'arrive quelquefois aussi à moi. Ma foi! somme de Dieu, continua-t-il en se retournant vers son cheval, je tendrais un peu tranquille, moi; ce diables de Percherons, il faut toujours qu'ils gaxouillent et qu'ils se tortillent. Voyons, reprit-il encore en revenant à Pitou, es-tu paresseux?

—Je ne sais pas; je n'ai jamais fait que du latin et du grec, et....

—Et quoi?

—Et je dois dire que je n'y mordais pas beaucoup.

—Tant mieux, dit Billot, ça prouve que tu n'es pas encore si bête que je croyais.

Pitou ouvrait des yeux d'une effrayante dimension; c'était la première fois qu'il entendait professer ces ordre d'idées, subversif de toutes les théories qu'il avait entendu poser jusque là.

—Ça prouve que tu n'es pas si paresseux à la fatigue!

—Oh! à la fatigue, c'est autre chose, dit Pitou; non, non, je ferais bien dix lieues sans être fatigué.

—Bon, c'est déjà quelque chose, reprit Billot, en le faisant marcher encore de quelques livres, tu pourras devenir coureur.

—Malgrir, dit Pitou en regardant sa taille mince, ses longs bras secs et ses longues jambes en échalas, il me semblait, monsieur Billot, que j'étais assez maigre comme cela.

—En vérité, mon ami, dit le fermier en éclatant de rire, tu es un trésor.

C'était encore la première fois que Pitou était estimé à un si haut prix. Aussi marchait-il de surprises en surprises.

—Ecoute-moi, dit le fermier, je demande si tu es paresseux au travail.

—A quoi travail?

—Au travail général.

—Je ne sais pas, moi; je n'ai jamais travaillé.

La jeune fille se mit à rire, mais cette fois le père Billot prit la chose au sérieux.

—Ces coquins de prêtres! dit-il en étendant son gros poing vers la ville; voilà pourtant comment ils élèvent la jeunesse, dans la fainéantise et l'inutilité. A quoi un pareil gaillard, là, je vous le demande, peut-il être bon à ses frères?

—Oh! pas grand chose, dit Pitou, je le sais bien. Heureusement que je n'ai pas de frères.

—Par frères, dit Billot, j'entends tous les hommes en général. Voudrais-tu dire que tous les hommes ne sont pas frères par hasard?

—Oh! si fait; s'ailleurs, c'est dans l'Evangile.

—Eh égaux, continua le fermier.

—Ah! ça, c'est autre chose, dit Pitou, si j'avais été l'égal de l'abbé Fortier, il ne m'aurait pas si souvent donné du martinet, de la férule; et si j'avais été l'égal de ma tante, elle ne m'aurait pas chassé.

—Je te dis que tous les hommes sont égaux, reprit le fermier, et nous le prouverons bientôt aux tyrans.

—*Tyrannis!* reprit Pitou.

—Et la preuve, continua Billot, c'est que je te prends chez moi.

—Vous me prenez chez vous, moi, cher monsieur Billot; c'est ce pas pour vous moquer de moi que vous me dites de pareilles choses!

—Non. Voyons, que te fait-il pour vivre?

—Dam! trois livres de pain à peu près par jour.

—Et avec ton pain?

—Un peu de beurre ou du fromage.

—Allons, allons, dit le fermier, je vous que tu n'es pas difficile à nourrir. Eh bien! on te nourrira.

—Monsieur Pitou, dit Catherine, n'avez vous rien autre chose à demander à mon père?

—Moi, mademoiselle? Oh! mon Dieu, non!

—Et pourquoi donc êtes-vous venu ici, alors?

—Parce que vous y venez.

—Ah! voilà qui est tout à fait galant, dit Catherine, mais je n'oserais te le compliment que pour ce qu'il vaut. Tous êtes venu monsieur Pitou, too, pour demander à mon père des nouvelles de votre protecteur.

—Ah! c'est vrai, dit Pitou. Tiens, c'est drôle, je l'avais oublié.

—Tu veux parler de ce digne monsieur Gilbert! dit le fermier. Ton de voir qui indiquait le degré de profonde considération qu'il avait pour son propriétaire.

—Justement, dit Pitou; mais je n'en ai plus besoin maintenant, puisque M. Billot me prend chez lui, je puis attendre tranquillement le retour d'Amérique.

—En ce cas-là, mon ami, tu n'auras pas à attendre longtemps, car on est revenu.

—Bah! fit Pitou; et quand cela?

—Je ne sais pas au juste; mais ce que je sais, c'est qu'il était au Havre il y a huit jours; car il y a là, dans mes fonds, un paquet qui est à lui, qu'il m'a adressé en arrivant, et qu'on m'a remis ce matin même à Villers-Cotterets; si la preuve, c'est que je l'ai.

—Qui vous a donc dit que c'était de lui, mon père?

—Parbleu! puisqu'il y avait une lettre dans le paquet.

—Excuses, mon père, dit en souriant Catherine, mais je croyais que vous ne savez pas lire. Je vous ai cru, papa, parce que vous vous vantiez de ne pas le savoir.

—Oui dà, je m'en vante! Je veux qu'on puisse dire: "Le père Billot ne doit rien à personne, pas même à un maître d'école, il a fait sa fortune par lui-même, le père Billot!" Voilà ce que je veux qu'on puisse dire. Ce n'est donc pas moi qui ai lu la lettre; c'est le maréchal des logis de la gendarmerie que j'ai rencontré.

—Et que vous dirait-elle, cette lettre, mon père? Il est toujours content de nous, n'est-ce pas?

—Jugez-en.

Et le fermier tira d'un portefeuille de cuir une lettre qu'il présenta à sa fille.

Catherine lut:

"Mon cher monsieur Billot!

"J'arrive d'Amérique, où j'ai trouvé un peuple plus riche, plus grand et plus heureux que le nôtre. Cela vient de ce que qu'il est plus libre que nous ne sommes pas. Mais nous marchons, nous aussi, vers une ère nouvelle, et il faut que chacun travaille à hâter le jour où ce bienfait luira. Je connais votre patriotisme, mon cher monsieur Billot, je sais votre influence sur les fermiers vos contrères, et par elle cette classe utile, population d'ouvriers et de laboureurs a qui vous commandez, non comme un roi, mais comme un père. Intéressez-leur les projets que vous dévoulent et de la fraternité que, j'ai reconnu en Amérique, l'ami de l'homme et l'ami universel, tous les hommes devant être leurs frères et leurs égaux à la lueur de son flambeau. Je vous envoie un petit livre dans lequel vous trouverez tous ces droits sont consignés. Ce petit livre, quoique fait pour moi, ne m'est pas sur la conservation. Prêtez-en les principes, qui sont ceux de l'ordre universel, à tu trouve tout naturel dans les usages vous connaissez bien. Le laboureur est la source de l'argent, comme le pain est la nourriture du corps.

"Un de ces jours j'irai vous voir, et vous prêcherai un nouveau mariage de mariage tel en usage en Amérique. Il consiste à partager les profits entre le fermier et le propriétaire. Ce qui me paraît pas en rien les lois de la société primitive, et surtout selon le cœur de Dieu.

"Salut et fraternité. "HENRI GILBERT,

"Citoyen de l'Amérique."

(*à continuer*)

Salle du Globe.

Enseignement des rues St-Pierre et St-Claude.

Près du Vieux Bassin.

LE public est prévenu que l'ouverture de cette SALLE aura lieu le samedi 18 octobre, et qu'il y aura BAL MASQUÉ, dater de ce jour jusqu'à la fin de la saison des amusements.

Les jours de bal seront annoncés comme précédemment, par des affiches posées aux encoignures et aux lieux publics.

Il y aura un bel orchestre dirigé par un chef réputé; et les valses, les polkas et les contredansés les plus modernes seront exécutées.

Près de la salle de bal se trouvera un SALON où l'on servira toute espèce de rafraîchissements. Les amateurs de BILLARD seront à direction d'un employé habile consommé.

Un officier de police désigné par le Recorder, maintiendra de bonnes mœurs et ordre.

Les profits d'armes seront strictement défendus.

S. VIUSCY, Propriétaire.

A WHITLOCK, Directeur. 2f fev

ECOLE DE DANSE.

Mr P. CUSSEY a l'honneur d'annoncer qu'il recevra ses classes de danse, lundi, 4 novembre, au No 96, rue Carondelet, entre les rues du Canal et de la Commune. Les élèves y apprendront les danses les plus en vogue, telles que:

Quadrilles français, Polka et Mazurka, Valse à deux temps, Valse Mabille, Polka allemande, Valse à trois temps, La Redowa, Polka des salons, Polka écossaise.

M. Cussey se charge d'enseigner ces danses dans les villes et maisons environnantes.

Classes particulières pour dames et messieurs chaque jour, de neuf à deux heures.

Classes d'enfans, mardi et jeudi, de trois heures jusqu'au soir.

Classes pour messieurs chaque jour, de 8 heures du matin jusqu'à dix heures du soir.

4 nov—6m

TRICOPHERE

Du Professeur A. C. BARRY.

LE Composé Tricophore, ou Médicinal de ce célèbre praticien est d'un effet infaillible pour renouveler, fortifier et lustrer la chevelure, arrêter complètement, guérir les maladies de la peau des glandes et muscles et donner un soulagement instantané dans ces cas de douleurs, brûlures continues, boutures, &c. Ses propriétés portant de l'aromatique, les hommes les plus éminents dans la science, sont employés publiques, les femmes à la mode et les maîtres de famille le recommandent. Ce composé tricophore, qui a été jugé parmi nous ce qui lui offre tous espoirs du public pour ses heureuses à offrir sur la chevelure et les maladies qui les ont comme médicament. Son efficacité n'est exigée que par la modicité de son prix, qui revient à 1 sous 6 deniers par pot. Ses propriétés portant de l'aromatique, les hommes les plus éminents dans la science, et